

Journal ce 21 mai 16.

Cher Monsieur Deherme,

Excusez-moi de venir un peu tardivement répondre à votre aimable lettre du 5 avril. Je suis toujours un peu absorbé. J'ai eu plus de mon travail journalistique quelques occupations.

Avant mon départ de Turrel j'étais (je vous l'ai déjà dit je crois) président de la Coopérative et président aussi de la Caisse de secours des ouvriers de l'usine. —

Vous allez sans doute dire que je cumule toutes les présidences —

A mon retour j'ai été moralement obligé de reprendre mes fonctions. Les Coust. d'adon de ces deux sociétés sont incomplets et les militants dépourvus et consciencieux manquent.

Je suis donc pris par la ^{souvent.} ~~force~~.
Malgré toute ma bonne vo-
lonté je suis quelquefois fatigué.

Au sujet de notre Comité de Secours.
J'aurais voulu, même avant la
guerre, vous en parler. Je n'ai jamais
eu le temps. Elle est assez compliquée.

Peut être qu'un jour je pourrais vous
en parler plus longuement et nous
pourrions voir ensemble si elle est
établie sur de bonnes bases. Il
faut remettre ça à après la guerre.

J'ai reçu l'ouvrage de M.
Bessaint. Je l'ai même lu au galop.
Mais je le retirais. La transforma-
tion qu'il propose me paraît
bonne toute, faisable même avec
les politiciens actuels. Ces derniers
devraient le lire un peu. Ça leur
ferait du bien. Et ils pourraient
aussi apprendre à faire le bien de
leur pays. — Il est certain
qu'ils ne capituleront pas sans
crier et comme le fait remarquer
Bessaint les objections démagogiques
ne manqueront pas.

On ne peut qu'encore se prouver.
Il faut surtout attendre la fin de
la guerre. C'est à ce moment que
les langues vont se délier et que
l'élite française de par orient ces
enthousiasmes. sera b. salut.

Je souhaite donc comme vous
qu'il se constitue dès maintenant une
élite bien imprégnée des idées qui
peuvent sauver et relever notre
pays. Je m'y emploierai de mon
mieux et vous pouvez compter que
dans mon milieu je mettrai en
activité mes modestes efforts.

J'ai vu aussi un petit livre
que vous avez adressé au syndicat
des métallurgistes. — Le président est
un de mes camarades. Je lui ai
parlé de vous, de votre œuvre etc. Je lui
ai recommandé de le lire avec
beaucoup d'attention et après qu'il
me le passe. — Je vous ai d'ailleurs
donné son adresse. C'est Massoula
ajusteur. — Il est très dévoué et ne
demande qu'à s'instruire. Il est avide
de savoir. — Comme j'ai déjà eu

souvent l'occasion de vous le dire,
les ouvriers qui veulent travailler, et
s'instruire socialement, sont rares, très
rares. — Ceux qui ont un peu d'instruc-
tion, un peu d'intelligence convergent
vers la classe moyenne. — Vous le savez.
Vous nous l'avez dit dans « Études
sur les classes moyennes ». C'est
malheureusement vrai. — Que
d'erreurs, que de fautes, que de travers!

Depuis mon retour du service
militaire je suis dans la mêlée ouvrière.
Vous dirai-je en ai vu, entendu et
souffert. — Enfin patience et courage
quand même! Vos lettres, vos écrits
m'en ont donné. — C'est parce que
je me suis maintenu et soutenu.

Cela a été le cordial qui dans des
moments de découragement me ranimait.

Je remercie votre dame de s'intéresser
à moi. — Par le jeu naturel de nos
relations, ma famille parle de vous aussi.
Quand je reçois une lettre de vous ma, enfants
me disent quand je rentre à M. Beharone
« a écrit papa, j'ai vu la lettre de moi ce
qu'il dit. » — Ne vous couvrez pas
ils veulent vous connaître quand même.

Et puis, chagrin nous en fait parler quelquefois. Une lettre de
après 14 ans le gamin 10. — C'est toujours le enfant ça s'intéresse à
fait dans la maison. — Il veut savoir ce que vous faites.

2 / Voilà comment naissent et se
développent les sentiments que l'on
a pour des gens qui vous plaisent.

Encore quelques amis et
ce sera toute ma famille qui
aura pour vous beaucoup
d'admiration.

Croyez à nos bons
sentiments et recevez pour Mademoiselle
Dehorme et pour nous même nos
meilleurs salutations.

Chalvié